



L'abbé Pierre-Michon Bourdelot : figure érudite et logiques domestiques dans l'entourage du Grand Condé

Guillaume Bazière

► To cite this version:

Guillaume Bazière. L'abbé Pierre-Michon Bourdelot : figure érudite et logiques domestiques dans l'entourage du Grand Condé. Reconnaître l'érudition. Actes de la journée d'études des doctorants du CSLF. Paris Nanterre, 6 juin 2018, La Taupe médite, 2019. hal-03227698v1

HAL Id: hal-03227698

<https://hal.science/hal-03227698v1>

Submitted on 17 May 2021 (v1), last revised 28 Aug 2023 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Guillaume Bazière (Université Paris Nanterre / MéMo) – Article publié dans F. Kerautret, H. Parent, L. Roudier et D. Roulier (dir.), *Reconnaître l'érudition. Actes de la journée d'études des doctorants du CSLF (Paris Nanterre, 6 juin 2018)*, Paris, La Taupe Médite, coll. « Recherche », 2019.

L'abbé Pierre-Michon Bourdelot : figure érudite et logiques domestiques dans l'entourage du Grand Condé

Dans le tome IV du *Nouveau Mercure Galant* de juin 1677, la publication d'une lettre présentée comme écrite par la comtesse de Brégy est précédée d'une courte notice. On peut y lire que la missive est écrite « à Mr l'Abbé Bourdelot, si connu par ce grand mérite qui ayant fait bruit jusqu'en Suede, obligea la Reyne Christine de l'y appeller auprès d'elle, non seulement comme un très habile Medecin, mais comme un Homme consommé en toute sorte de Sciences¹ ». La notice ajoute : « il n'y a personne qui ne sçache l'estime particulière dont Monsieur le Prince l'honore, & la confiance qu'il prend en ses conseils sur le régime de vie qui luy est nécessaire pour sa santé² ». Si la plume du rédacteur souligne la réputation d'homme de savoir de Pierre-Michon Bourdelot (1610-1684), elle l'associe toutefois immédiatement au service des puissants. Bourdelot est en effet connu pour être le principal médecin ordinaire du prince du sang Louis II de Bourbon-Condé (1621-1686). L'abbé ne s'éloigne de ce puissant soutien que pendant la Fronde, où il part prudemment pour la Suède à la cour de la reine Christine, avant de revenir auprès du prince en 1659. La figure de l'érudit telle qu'elle est conçue dans une historiographie traditionnelle qui la rattache à la notion de « République des Lettres³ » est pourtant bien souvent associée à la jouissance d'une importante autonomie. Le patronage d'un puissant, s'il est pris en compte, est alors le plus souvent interprété comme un « bénéfice symbolique⁴ » venant consacrer le soutien d'une élite amie des arts et des sciences à de brillants sujets. Pourtant, examiner la nature de la relation et des échanges entre une figure savante et un puissant en prenant pleinement en compte les enjeux sociaux de la position de chacun permet d'identifier des usages multiples de

¹ *Le Nouveau Mercure Galant, contenant les nouvelles du mois de juin 1677 & plusieurs autres*, tome 4, Paris, Claude Barbin, 1677, pp. 27-28.

² *Ibid.*

³ Notamment les travaux de Marc Fumaroli dont les articles sur le sujet sont rassemblés dans le volume suivant : Marc Fumaroli, *La République des Lettres*, Paris, Gallimard, 2015. L'auteur y définit la « République des Lettres » comme « une démocratie de pairs sinon d'égaux [...] dont le lien civique était alimenté par l'amour intransigeant de la vérité » (pp. 28-29).

⁴ Simone Mazauric, *Histoire des sciences à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 146.

l'érudition et de dévoiler la richesse et la complexité du statut d'homme de savoir à l'époque moderne.

Pierre-Michon Bourdelot et l'historiographie : le voile de l'érudition

Bourdelot apparaît dans les synthèses historiques dès le XVIII^e siècle. *Le Grand Dictionnaire historique* de Louis Moreri, dans son édition de 1718, contient ainsi une notice sur sa personne dont les différents éléments témoignent d'une postérité précoce le rattachant à la catégorie des érudits ou même des savants. Bourdelot aurait ainsi étudié « la chirurgie, la pharmacie, & la chimie dans la maison de son père⁵ ». Il suit ensuite le comte de Noailles, nommé ambassadeur à Rome, puis entre comme médecin au service d'Henri II de Bourbon-Condé avant d'être reçu docteur de la faculté de Paris quelques années plus tard. Entre temps, il reçoit en héritage la bibliothèque de son oncle, Jean Bourdelot. Ce dernier fait également l'objet d'une notice, où il est décrit comme s'étant appliqué toute sa vie « à l'étude des langues, surtout de la grecque, & aux humanités⁶ ». Le dictionnaire de Moreri situe donc Bourdelot dans une lignée d'hommes de savoir, d'humanistes adeptes de l'érudition dont il aurait bénéficié de l'héritage intellectuel, matérialisé par la bibliothèque de l'oncle reçue suite à son décès. La notice mentionne ensuite que peu après 1641, « il commença de tenir dans l'hôtel de Condé une espèce d'académie, composée de personnes savantes, que M. le prince honorait souvent de sa présence⁷ ». Après la mort d'Henri de Bourbon-Condé en 1646, Bourdelot passe au service de son fils, Louis, surnommé le Grand Condé. Le départ pour la Suède est ensuite présenté dans la notice de Moreri comme déterminé par l'intervention du « savant Saumaise » (Claude Saumaise, un autre érudit notoire) qui aurait conseillé à la reine de faire appel à Bourdelot pour se guérir d'une maladie. On peut ainsi remarquer que dès l'époque moderne, le contexte social et politique est quasi systématiquement oblitéré au profit d'un déroulé biographique où la science serait déterminante. La notice évoque ensuite le retour de l'abbé en France après la Fronde et la continuité des activités de son Académie. Les quelques ouvrages publiés par Bourdelot sont alors mentionnés :

« Nous avons de lui plusieurs traités, qu'il a fait imprimer comme celui de la *Vipère*, celui du *Mont-Etna* [...]. Il laissa aussi quantité de manuscrits sur la médecine, qu'il mit entre les mains de son neveu [...] »⁸.

La notice pose en fait les différents jalons qui permettent de lire la carrière de Bourdelot comme inscrite dans l'histoire des sciences : une famille de savants qui lui lègue

⁵ Louis Moreri, *Le Grand dictionnaire historique ou Le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane...*, tome 1, Paris, J.-B. Coignard, 1718, p. 985.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

une bibliothèque, des études couronnées par un titre de docteur, la tenue d'une « académie », la publication de traités savants et les traces d'un travail intellectuel sous la forme de manuscrits restés inconnus du public. La biographie du médecin qui se transmet de dictionnaire en dictionnaire et de manière quasiment inchangée tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles fournit ainsi une clef de lecture dont s'empare l'historiographie postérieure.

L'abbé Bourdelot réapparaît en effet dans les années 1930 avec les travaux de René Pintard qui forge la catégorie de « libertinage érudit⁹ ». Publié en 1943, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle* décrit l'abbé lors de son séjour à Rome avec le comte de Noailles. Pintard précise que « son principal souci en Italie semble avoir été celui de sa fortune¹⁰ ». Il le situe pourtant rapidement au sein d'une galaxie érudite : il est recommandé par Gassendi à l'érudit aixois Nicolas-Claude Fabri de Peiresc « qui avait trouvé délicate sa conversation et lui avait affectueusement fait fête¹¹ ». L'oncle de Bourdelot, Jean, a en fait efficacement introduit son neveu auprès de ces cercles savants. Retraçant le parcours intellectuel de l'abbé, Pintard écrit qu'il « semblait vouloir rattraper ses émules tant sur les voies de l'érudition que sur celles de l'indépendance philosophique¹² ». Bourdelot est alors décrit comme un apprenti libertin érudit, « joyeux compagnon¹³ » courant les antiquités romaines. Mais Pintard le présente aussi comme arriviste, cupide et flatteur, se lançant dans des polémiques qu'il ne maîtrise pas en adoptant le point de vue le plus susceptible de le servir et de le mettre en valeur, tout en se penchant sur d'innombrables questions de science et d'histoire. La figure de Bourdelot apparaît ainsi sensiblement trouble. Pintard distingue finalement deux périodes. Une première, proprement libertine-érudite, à Rome, alors que Bourdelot dispose d'une certaine liberté au service du comte de Noailles, puis lorsqu'il part en Suède auprès de la reine Christine pendant la Fronde. Et, une seconde, auprès du Grand-Condé et après la Fronde, où Bourdelot doit « ravalier ses quolibets et ses railleries en affectant un amour passionné de la science¹⁴ ». Selon Pintard, service assidu du prince et pratique sincère de l'érudition semblent ainsi difficilement conciliables. Un portrait ambivalent donc, celui d'un abbé-médecin libertin érudit, échangeant avec les esprits les plus fins de son temps, mais aussi cupide et arriviste, peu brillant, mais habile.

⁹ Pour une analyse des problèmes qu'elle pose, voir Jean-Pierre Cavaillé, « Le « libertinage érudit » : fertilité et limites d'une catégorie historiographique », *Les Dossiers du Grihl* [En ligne], mis en ligne le 12 novembre 2011, consulté le 5 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/dossiersgrihl/4827>.

¹⁰ René Pintard, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle. Nouvelle édition augmentée [...]*, Genève-Paris, Slatkine, 1983, p. 219.

¹¹ *Ibid.*, p. 220.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*, p. 362.

L'abbé est enfin mobilisé dans les travaux sur la « République des Lettres » depuis que Paul Dibon a exhumé dans les années 1970 cette notion utilisée par les hommes de l'époque moderne dans un geste de production d'un discours idéal sur leurs propres pratiques. Marc Fumaroli affirme ainsi que l'académie Bourdelot donnerait « la parole à des savants incontestés¹⁵ » qui pratiquent une « haute vulgarisation¹⁶ ». Il note que l'académie Bourdelot publie ses « Actes¹⁷ », qui désignent en fait sous sa plume les *Conversations de l'Académie de monsieur l'abbé Bourdelot [...]*, publiées dès 1672. Le tout est donc interprété dans la perspective d'une diffusion humaniste des savoirs et ignore la position sociale effective des acteurs considérés, qui permet pourtant de contextualiser, et ainsi de donner tout son sens aux pratiques de sociabilités érudites. Les idéaux de la pratique érudite et savante professés par les acteurs eux-mêmes sont alors pris pour une description fidèle des pratiques, ce qui conduit à largement minorer les usages effectifs de l'érudition qui dépassent largement le cadre de l'échange désintéressé de savoirs.

Katia Béguin évoque quant à elle l'académie Bourdelot au sein d'un raisonnement défendant l'idée que la spécificité du mécénat des Condé réside surtout « dans une rare orientation scientifique et un parti pris éclairé, défenseur d'une liberté de pensée que la censure tendait à restreindre¹⁸ ». Si, dans son étude, le statut de domestique de Bourdelot est bien souligné à titre individuel, l'activité académique est donc pensée comme s'épanouissant dans une sphère autonome, régie par l'intérêt pour la science et encouragée par le mécénat princier.

Ainsi, il est marquant de constater que les actes de Pierre-Michon Bourdelot sont toujours rattachés (et par là même se trouvent masqués) à des concepts-monuments, voire des lieux de mémoire comme le mouvement académique, la République des Lettres, le libertinage érudit ou encore la figure du prince protecteur des arts et des sciences. L'analyse du rôle et de la position de Bourdelot dans la maison Condé permet au contraire d'approcher la pluralité des pratiques et des usages de l'érudition déployés.

¹⁵ Marc Fumaroli, *op. cit.*, p. 194.

¹⁶ *Ibid.*, p. 195.

¹⁷ *Ibid.*, p. 194.

¹⁸ Katia Béguin, *Les princes de Condé. Rebelles, courtisans et mécènes dans la France du Grand Siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 1999, p. 356.

Information et érudition : les usages politiques de sociabilités érudites

Dès son entrée au service du prince et de son fils, à la toute fin des années 1630, les propos tenus par Bourdelot dans ses lettres recouvrent principalement deux domaines. D'une part, on trouve de très nombreux comptes rendus envoyés sur l'état de santé de la famille princière ainsi que des avis et prescriptions sur les maux dont le prince souffre et dont il fait part à son médecin quand ce dernier n'est pas auprès de lui. D'autre part, Bourdelot transmet toute une masse d'informations potentiellement utiles pour le prince. Ces dernières portent essentiellement sur la diplomatie et la guerre, la politique interne du royaume et les nouvelles de la cour et enfin sur les affaires, entendues au sens large, avec la mention récurrente de charges disponibles, de bénéfices vacants ou encore de questions financières.

Une lettre du 22 décembre 1644 apparaît comme particulièrement emblématique de la correspondance de Bourdelot avec son illustre patron. Elle commence ainsi :

« Monseigneur,

Je vous donnerai avis qu'à la fin, la fièvre de Monsieur Filsjean s'est réduite en véritable quarte, il eut ses deux jours francs et le troisième qui fut mardi, au soir, il eut à même heure du samedi un frisson rampant qui est le vrai frisson de la quarte, une ardeur au commencement de la fièvre dont la chaleur lui dura et deux sueurs qui l'ont laissé dans une parfaite apyrexie avec appétit. Bon sommeil depuis sans toux ni chaleur de poitrine, il est bien aise d'être au pavillon d'où il voit le jardin¹⁹ ».

La lettre occupe en tout 7 pages. Le compte rendu médical prend fin au milieu de la deuxième. Commence alors la transmission de nouvelles de nature politique et militaire :

« On nous dit hier forces nouvelles, qui fut jour d'assemblée, que je vous écrirai comme on nous les a dites : d'Allemagne, M. Grotius a reçu des lettres qui portent que la retraite de Galas s'est faite en grand désordre, ayant laissé 2 000 soldats malades avec 6 pièces de canons que les Suédois ont pris et mille chariots de bagages et que de quinze cents fourrageurs, 300 ne sont pas sauvés. Il a aussi reçu lettre du camp de Konigsmark qui assurent que Galas est aussi incommodé auprès de Magdebourg qu'il était à Bernebourg²⁰ ».

La lettre se poursuit ensuite avec des nouvelles politiques d'Angleterre, puis d'Italie et enfin de Hollande. Cette lettre est donc intégralement consacrée à une action d'information. Bourdelot informe le prince sur la santé d'un familier des Condé. Il transmet ensuite au prince

¹⁹ Chantilly, Archives du Musée Condé (AMC), M31, f° 410, lettre de Bourdelot à Henri de Bourbon-Condé le 22 décembre 1644, orthographe systématiquement modernisée pour les archives manuscrites.

²⁰ AMC, *op. cit.*, f° 410 verso-411.

des informations politiques et militaires sur les États proches du royaume de France, le tout dans le contexte de la guerre de Trente Ans auquel participe le duc d'Enghien en tant que commandant d'armée. Le compte rendu médical consiste en une simple interprétation des symptômes observés, mais ne donne pas lieu à des considérations savantes. Les informations sont simplement rapportées, sans effort d'interprétation ni considérations de science politique. Nous sommes donc en présence de la lettre d'un domestique de la maison princière faisant son travail de médecin et transmettant au prince des informations susceptibles de lui être utiles. Aucune marque particulière d'érudition ne semble affleurer.

Le traitement des sources d'information attire toutefois l'attention : un seul nom d'informateur est mentionné. Les nouvelles d'Allemagne proviennent en effet de lettres reçues par « M. Grotius ». Il s'agit d'Hugo Grotius, né en 1583 dans les Provinces-Unies, qui est principalement connu comme philosophe et juriste, souvent qualifié d'érudit et auteur de célèbres traités en latin, notamment sur la liberté des mers (1609) et sur le droit de la guerre et de la paix (1625). Grotius apparaît ainsi dans la plupart des travaux consacrés à la « République des Lettres » aussi bien qu'aux libertins érudits. En 1644, il est résident de Suède à Paris. Il est rappelé par la reine Christine dès la fin de l'année et meurt en 1645. Bourdelot a donc bien des contacts effectifs avec des hommes de plume et de savoir européens. Toutefois, ce qui apparaît ici dans la correspondance des princes de Condé n'a rien d'un échange savant ou érudit. Bourdelot a collecté des informations fournies par son réseau, les a sélectionnées et mises en forme. Il les transmet ensuite au prince. La valeur de ce qui transite entre Grotius et Bourdelot, puis entre Bourdelot et Condé n'est en rien une valeur heuristique, mais une valeur d'usage. Les informations permettent à Bourdelot de se montrer utile à la maison princière et peuvent éventuellement servir au duc d'Enghien à affiner ses stratégies politico-militaires. Si l'on veut identifier la place de l'érudition dans cette opération, elle est plutôt celle d'une pratique sociale qui a permis préalablement la construction d'un réseau par lequel transitent ensuite des informations qui sont des ressources pour l'action. Il ne s'agit pas de nier qu'il y ait pu avoir des échanges entre Bourdelot et différents interlocuteurs comme Grotius fondés sur le désir d'échanger et de perfectionner des connaissances, mais de montrer que les liens entre figures érudites ne procèdent en rien exclusivement d'une pratique de loisir savant, d'*otium* érudit. On constate, au contraire, que la vivacité des réseaux érudits procède notamment de leur utilisation dans le cadre du service de puissants, qui en retour ont tout intérêt à s'entourer d'acteurs capables de se mouvoir dans ces réseaux et de s'y agréger. Les réseaux érudits ont en effet une amplitude géographique remarquable, allant notamment jusqu'en Orient, ce qui les rend particulièrement opérant dans

le drainage d'informations diplomatico-militaires. Dans un ouvrage paru en 2015, Anne-Marie Cheny montre ainsi l'ampleur du réseau de l'érudit aixois Nicolas-Claude Fabri de Peiresc qui s'étend jusqu'en Syrie et en Égypte, avec notamment un fort noyau à Istanbul. Elle insiste sur un type de lecture des échanges faisant de Peiresc un « passeur et un éveilleur de culture²¹ », mais laisse cependant dans l'ombre la question de l'usage politique des savoirs collectés. On trouve également des nouvelles en provenance de l'Empire ottoman dans les lettres de Bourdelot à Condé. Dans une lettre du 1^{er} juin 1679, il écrit ainsi :

« J'ai reçu des lettres de Constantinople qui contiennent les résolutions de la Porte sur le commandement de l'armée ottomane. Le grand vizir fait tout ce qu'il peut pour ne se point charger de commandement. Il sait par expérience les risques qu'il y a à courre [sic] qui sont plus grands encore depuis que les Polonais parlent de se joindre aux Moscovites²² ».

L'observation des pratiques d'une figure érudite à travers la correspondance du prince confirme donc l'efficacité des réseaux et leur étendue, mais réoriente les motivations des correspondants : si Bourdelot entretient des réseaux avec l'Orient, c'est notamment pour être pourvu en nouvelles diplomatiques fraîches à transmettre à Condé.

De plus, on note que Bourdelot précise dans la lettre de 1644 que le jour où il a collecté les nouvelles transmises « fut jour d'assemblée ». L'hypothèse la plus probable est qu'il désigne ainsi le cénacle, qualifié d'académie, qui se réunit régulièrement autour de lui. En effet, bien loin d'être un lieu exclusivement consacré à l'échange désintéressé de connaissances et à la conversation érudite, l'Académie Bourdelot est un lieu de centralisation d'informations politiques, diplomatiques et militaires qui sont ensuite retransmises aux princes²³. Des pratiques de sociabilité érudite et mondaine jouent donc bien un rôle dans la mécanique politique de la maison princière.

La transmission d'informations n'est d'ailleurs en rien anecdotique dans le service de Bourdelot auprès de Condé. Il s'agit pleinement de l'une de ses missions pour laquelle il rend des comptes en cas d'échec ou de retard. Dans une lettre du 8 mai 1679, il écrit ainsi :

²¹ Anne-Marie Cheny, *Une bibliothèque byzantine. Nicolas-Claude Fabri de Peiresc et la fabrique du savoir*, Seyssel, Champ Vallon, 2015, p. 113.

²² AMC, P 74, f° 76, lettre de Bourdelot à Louis de Bourbon-Condé le 1^{er} juin 1679.

²³ Dans de nombreuses lettres, Bourdelot source explicitement ses informations comme provenant des échanges qui ont lieu au sein de son académie. On peut en citer une du 27 juin 1674 adressée au prince de Condé (AMC, P 60, f° 26) ou encore une lettre du 20 septembre 1682 (AMC, P 87, f° 233 verso) qui nous apprend cette fois que Bourdelot envoie certains membres de l'académie collecter des renseignements sur un événement avant de lui en transmettre un compte rendu.

« M. Lilirot devait avoir reçu aujourd'hui son paquet de Suède. J'ai été chez lui. Il est allé à Saint-Germain, mais on assure que M. de Calvo²⁴ va entrer dans Wesel et que les traités du roi du Danemark et de l'électeur de Brandebourg sont comme arrêtés. Je le saurai demain des ministres de Suède et l'écrirai à V. A. S^e ²⁵ ».

Bourdelot possède donc des sources dédiées à l'information. Il se déplace parfois lui-même pour collecter les nouvelles et multiplie les provenances afin de ne pas être à court de matière informative, voire de pouvoir effectuer des recoupements. Il ne fait donc pas que transmettre à Condé les informations, mais effectue un véritablement travail actif de collecte, de tri et de mise en forme. Il se comporte donc en véritable professionnel du travail et de la circulation de l'information. Cette activité se fonde sur une capacité à intégrer des réseaux qui repose elle-même sur le tissage de relations sociales que son aura d'érudit entouré de savants peut lui permettre d'entretenir et de développer et sur des compétences spécifiques de spécialiste de l'écrit touchant notamment à la mise en relation et à la mise en forme de données multiples (ce qui est également une compétence d'érudit). Plutôt qu'une opposition entre activités érudites et service du prince, comme le suggérait donc René Pintard, on observe finalement une interdépendance.

Par ailleurs, on observe bien parfois la transmission au prince de nouvelles scientifiques ou techniques. Ces dernières se font toutefois fort rares et relèvent plutôt du court mémoire permettant au prince de montrer sa maîtrise d'un sujet à la mode dans les conversations mondaines ou bien d'évaluer l'utilité d'une découverte, notamment lorsqu'elle semble avoir un intérêt militaire. Ainsi, dans une lettre du 29 mars 1676, Bourdelot écrit :

« J'envoie à Votre Altesse une lettre avec des propositions pour des machines militaires que le facteur de la poste d'Angleterre m'apporte dans un paquet. [...]. Quant à toute l'affaire, j'attendrai là-dessus les ordres de V. A. S. Je ne suis pas capable de porter mon jugement sur ces fortes matières²⁶ ».

On constate ici qu'il n'y a aucune trace d'un dialogue autour de questions savantes entre le domestique érudit et le prince, Bourdelot fait simplement office d'intermédiaire. De même dans une lettre du 26 juin 1673, il écrit au prince :

²⁴ François de Calvo, général français.

²⁵ AMC, P 73, f° 139 verso, lettre de Bourdelot à Louis de Bourbon-Condé le 8 mai 1679.

²⁶ AMC, P 68, f° 224, lettre de Bourdelot à Louis de Bourbon-Condé le 29 mars 1676.

« J'envoie à Votre Altesse Sérénissime la proposition pour trouver la Longitude qu'un de nos académiciens a donnée à la Compagnie pour examiner²⁷ ».

Aucune autre mention de la question de la longitude ne se trouve dans la lettre. Bourdelot transmet donc simplement une information qu'il estime potentiellement utile. Les comptes rendus de sujets discutés dans l'Académie Bourdelot transmis au prince sont en effet très rares dans la correspondance, n'ont rien de systématique et sont particulièrement concis lorsqu'ils sont intégrés au corps d'une lettre. La relation qui se noue entre le prince et son médecin est bien celle d'un service utile à la maison princière et non un échange savant relevant de l'*otium* érudit et lettré.

Compétences érudites et éducation princière

Les compétences de l'abbé Bourdelot le conduisent aussi à prendre part à certains aspects de l'éducation des enfants du prince. Une lettre du 15 février 1651 évoque en effet les progrès en latin du jeune Henri-Jules, le fils du Grand Condé. La plume de Bourdelot traite à la fois de la santé du duc et de ses progrès dans la maîtrise de la langue de Virgile :

« Pour sa santé, elle est au meilleur état du monde. Il a été purgé il y a huit jours par précaution comme je l'avais mandé à V. A. et il continue d'étudier avec chaleur et gaieté, il compose fort joliment et, si vous avez agréable, parfois il vous écrira en latin. Je commence à lui donner pour ses thèmes des versions de Cicéron qu'il met en latin, et, quand je confronte ses termes avec ceux de Cicéron, il comprend déjà fort bien l'élégance de la phrase et l'imite de lui-même le jour suivant. Il ne montre plus de répugnance à composer qui est une marque du plaisir qu'il y prend et de l'habitude qu'il y a déjà prise²⁸ ».

La lettre est transmise en pleine Fronde, juste avant le départ de Bourdelot pour la Suède et la cour de la reine Christine. Le prince de Condé vient d'être libéré après avoir été retenu prisonnier au Havre depuis le 18 janvier 1650 avec son frère Conti et son beau-frère, le duc de Longueville. Bourdelot semble, pendant l'emprisonnement des princes, avoir eu pour mission de veiller sur le jeune fils de Condé. Il poursuit son rôle de médecin en s'assurant de sa santé, mais sert aussi de précepteur, notamment en ce qui concerne l'apprentissage du latin. Il y a donc un réel intérêt pratique pour Condé à disposer d'un serviteur aux compétences multiples dans le domaine de la médecine et des lettres. Il ne s'agit donc pas d'une logique de prestige, où un le prince se constituerait une cour fréquentée par des érudits reconnus, mais

²⁷ AMC, P 48, f° 199, lettre de Bourdelot à Louis de Bourbon-Condé le 26 juin 1673.

²⁸ AMC, P 10, f° 20, lettre de Bourdelot à Louis de Bourbon-Condé le 15 février 1651.

bien d'une logique de service dans laquelle Bourdelot excelle de par sa capacité à offrir un service polymorphe.

Les *Conversations* de l'Académie Bourdelot : construction d'une réputation et action polémique

La publication en 1672 des *Conversations de l'Académie de monsieur l'abbé Bourdelot*, puis en 1674 des deux parties des *Conversations académiques, tirées de l'Académie de M. l'abbé Bourdelot* est un acte éditorial qui contribue assurément à construire la réputation de Bourdelot comme érudit. En effet, ces ouvrages, à travers un dispositif textuel complexe, le publient comme un acteur éminent du mouvement académique en France, mais aussi comme un expert dans le domaine de la médecine. Les *Conversations* ont toutefois été largement considérées comme des témoignages sur les pratiques savantes et érudites de Pierre-Michon Bourdelot et de ses collègues académiciens. La forme de l'ouvrage, organisé en différentes conversations, peut en effet inciter de prime abord à les considérer comme des comptes rendus de séances. La lecture montre toutefois rapidement qu'elles sont tout autre chose.

Les participants aux conversations sont en effet désignés par des noms de roman. Ainsi, dans la première « conversation » de l'édition de 1672, apparaissent Periandre, Philidas, Lisimon, Eusèbe, Alcime, Polidor, Oronte et Amintas. Aucune clef n'est donnée ; le seul nom dont le référent est identifié est Periandre, qui désigne Bourdelot lui-même. Il ne s'agit en aucun cas d'une consignation sèche de conversations, mais d'un texte construit à l'aide de ressources qui sont celles de professionnels des lettres et destiné à publiciser de manière plaisante le cénacle de Bourdelot auprès d'un public mondain. On note par exemple la présence d'une voix narrative qui porte des jugements subjectifs sur les intervenants et les propos tenus. Un bon exemple peut en être fourni avec la fin de la quatrième conversation du volume de 1674, qui porte sur les « productions régulières de la nature ». Un nommé Pancrace veut alors intervenir dans la discussion :

« Non non, interrompit Periandre qui n'étoit pas alors en humeur d'entendre ce Docteur illuminé. Il est trop tard pour être icy davantage. Nous vous entendrons une autre fois. Et de fait Periandre se levant toute la compagnie en fit de même, & ne témoigna pas grand desir d'entendre ce que Pancrace vouloit dire en faveur des formes substantielles²⁹ ».

²⁹ *Conversations académiques tirées de l'Académie de Monsieur l'abbé Bourdelot. Par le sieur Le Gallois. Seconde partie*, Paris, Claude Barbin, 1674, pp. 89-90.

La conversation tire ainsi parfois vers le satirique. Le personnage de Pancrace, ici qualifié par le narrateur de « Docteur illuminé » est d'ailleurs évoqué dans l'« Entretien servant de préface » par le personnage censé avoir pris en note les échanges au sein de l'académie :

« Je vous diray encore que j'introduis dans ces conversations un Docteur Pancrace, pour représenter certains Pedans orgueilleux qui y viennent quelquefois débiter avec assurance les choses du monde les plus communes & les plus extravagantes, croiant dire des merveilles³⁰ ».

On retrouve donc ici la figure de l'érudit pédant, bien connu dans la littérature du XVII^e siècle et dont un des parangons est l'Hortensius du roman de Charles Sorel *La Vraie Histoire comique de Francion*, publié en 1623. La figure du pédant Pancrace dans les *Conversations* de l'Académie permet notamment de les rendre plus légères et divertissantes. La préface présente quant à elle Pancrace comme un moyen de rendre compte d'une réalité (les pédants dans les cercles savants) sans désigner une personne en particulier, ce qui risquerait de choquer la bienséance. Pancrace n'est toutefois pas le seul académicien dont les propos sont peu considérés et l'on constate qu'un certain nombre d'entre eux servent en fait de faire-valoir à Périandre-Bourdelot dont les propos sont particulièrement mis en valeur et rallient souvent l'ensemble des suffrages de la compagnie. En effet, alors que les points de vue évoluent au cours des échanges, Périandre reste le plus souvent sur une idée, reconnue comme sage et pertinente par la plupart des participants. Il occupe également une position de modérateur. Ainsi, au cours de la quatrième conversation, il esquisse une synthèse des échanges en forme de recadrage pour les académiciens :

« Vous avez tous dit de tres belles choses, interrompit Périandre : Mais vous me permettrez de vous dire que vous n'avez rien dit qui détruise l'opinion de ceux qui rejettent les formes substantielles, telles qu'on les admet dans l'Echolle. Tout ce que vous avez dit est docte ; & les opinions que vous avez raportées des Anciens témoignent vostre grande erudition : mais il ne resout point la question dont il s'agit, qui est de sçavoir [...]»³¹.

Un peu plus loin, il recadre l'un des participants, Ergaste :

« Tout beau, luy dit Périandre. Vous ne prenez pas garde à ce que vous ditte ; & vous proferez un blasphème semblable à celui d'Alphonce X. qui trouvoit des defauts à la machine du monde, & qui se vanta un jour d'en faire un plus parfait que celui-ci ; mais il en fut puni sur le champ

³⁰ *Conversations de l'Académie de Monsieur l'Abbé Bourdelot... Le tout recueilli par le sieur Le Gallois*, Paris, Thomas Moette, 1672, p. 74.

³¹ *Conversations academiques tirées de l'Academie de Monsieur l'abbé Bourdelot. Par le sieur Le Gallois. Seconde partie*, Paris, Claude Barbin, 1674, pp. 67-68.

par un coup de foudre qui luy enleva sa femme & ses enfants, & pensa l'emporter luy même. Prenez donc garde que Dieu ne vous punisse aussi de ce que vous avez dit [...]»³².

On observe ainsi plusieurs choses. Périandre-Bourdelot est mis en avant à travers sa capacité de synthèse, sa capacité à juger de la validité et de la pertinence d'un propos, mais aussi par sa capacité à modérer le débat en évitant tout libertinage. On est bien loin du libertin érudit, mais on est par contre tout à fait dans les compétences de l'habile auxiliaire des puissants appelé à faire œuvre d'informateur. On constate que si Périandre est présenté comme sage et possédant un jugement sûr et de bonnes capacités de raisonnement, sa figure est construite sur une double mise à distance. Tout d'abord avec la figure du pédant, Pancrace, disqualifié par le ridicule de ses propos, mais aussi celle, moins dévalorisante certes, du « docte », de celui qui possède une « grande érudition », mais est peu habile à raisonner. Et cela permet de mettre en place une figure de l'érudit, un certain éthos, qui apparaît comme celui qui, possédant un large savoir, sait respecter et utiliser efficacement les codes sociaux, sait faire usage de son jugement autant que de sa mémoire, et est en mesure d'utiliser ces capacités pour agir en société. Ainsi, les *Conversations* présentent à un public de mondains, dont nombre disposent d'une position de pouvoir, une figure d'érudit politique, qui, loin d'adopter une posture contemplative, de rester confiné dans des cabinets, des bibliothèques ou encore dans des échanges au sein d'une nébuleuse close de paires, prend pleinement part au jeu politique et social. Or, cette position d'érudit politique correspond tout à fait à ce que les sources, notamment la correspondance, nous apprennent de la position sociale de Pierre-Michon Bourdelot.

Les *Conversations* publient notamment la renommée de Bourdelot en tant que médecin et expert sur les questions de médecine. C'est d'ailleurs le domaine le plus souvent traité dans les échanges présentés puisque chaque conversation comprend au moins une sous-partie, le plus souvent plusieurs, consacrée à une question de médecine.

Un bon exemple nous en est fourni par la deuxième partie de la cinquième conversation de l'édition de 1674. Elle s'intitule : « Qu'il vaut mieux sous la ligne, & dans les pais chauds user de boissons rafraichissantes que de rossolis & d'eau de vie »³³.

Le prétexte de la conversation consiste en une lettre du Marquis de Montevergue rendant compte à Périandre du succès d'un régime que ce dernier lui aurait prescrit pour un voyage à Madagascar où le marquis a été envoyé par le roi Louis XIV. Le neveu de Montevergue, qui a participé au voyage, se trouve dans l'assemblée. Périandre expose de

³² *Ibid.*, pp. 78-79.

³³ *Ibid.*, p. 101.

manière simple et claire, sans latin ou digressions érudites, contrairement à ce que font les autres participants, le régime qu'il a prescrit et le neveu confirme en effet son efficacité. C'est donc plutôt la figure du bon médecin qui est mise en avant, et non celle de l'érudit ou du savant. Quelques pages plus loin, on lit une défense en règle de la médecine de Bourdelot par le neveu de Montevergue. Le neveu explique que l'oncle tombe malade juste après son arrivée à Madagascar :

« Il est vrai qu'il se fit aussi donner quantité de lavemens, & saigner plusieurs fois, contre le sentiment de ceux du païs qui luy disoient qu'il en mourroit ; & néanmoins il se porte bien maintenant, à la réserve de la goutte qui le tourmente quelquefois ; mais il y a longtemps qu'il en est travaillé³⁴ ».

Il est ici intéressant de noter que Bourdelot est justement un grand partisan de la saignée, qu'il utilise abondamment et présente comme particulièrement efficace dans ses lettres à Condé. Il y a pourtant bien des débats sur les bienfaits de son usage au XVII^e siècle et il existe des rapports de force entre les médecins autour de différentes conceptions des moyens à mettre en œuvre pour obtenir la guérison.

La discussion académique se poursuit et le neveu ajoute :

« Quand nous arrivâmes à Madagascar, [...], nous y trouvâmes un grand nombre de personnes qui se mourroient faute d'estre saignez & rafraichis³⁵ ».

Le chirurgien des Français se met finalement à saigner le plus de personnes possibles et les guérisons se multiplient. Ce qui est en fait produit par cet écrit, c'est une délocalisation de la querelle sur la saignée qui permet à Bourdelot de voir triompher sa position en assimilant les malades qui la refusent à un peuple lointain et peu civilisé et en mettant en avant l'extrême efficacité de ses propres pratiques en une contrée réputée hostile. Le récit entre finalement plus avant dans la querelle puisque les peuples autochtones se voient dédouanés de leur prévention envers la saignée : ils auraient été abusés par un médecin parisien, partisan des thèses du savant Hollandais Van Helmont :

« Cependant, apres avoir bien cherché ce qui pouvoit avoir causé une prevention si prejudiciable à ces peuples, nous découvrimes qu'elle provenoit d'un nommé Seguinot Medecin Parisien établi à Madagascar, avec lequel mon oncle eut de grandes disputes, mais qu'il ne vainquit pas moins par ses raisons que par son autorité. Ce Medecin est du nombre de ceux qui disent que le sang étant le thresor de

³⁴ *Ibid.*, p. 110.

³⁵ *Ibid.*

la vie, il n'en faut jamais tirer pour quel mal que ce soit : qui cherchent un remede universel à toutes sortes de maux, & qui sont Sectateurs passionnez de Vanhelmont³⁶ ».

Une place est bien faite ici à la querelle savante puisque les thèses de Van Helmont sont effectivement fortement discutées dans ces années, mais il ne s'agit pas de débats savants. Le propos consiste à renforcer la position de Bourdelot en légitimant ses pratiques par la démonstration de leur efficacité. Périandre renforce d'ailleurs le dispositif en reprenant la parole :

« Monsieur ne nous dit pas, reprit Periandre, qu'il s'est bien trouvé luy même de l'observation du regime que j'ay prescrit à Monsieur son oncle ; & que cette maniere de vivre luy a non seulement conservé la santé du corps, mais aussi la force de son esprit & la grandeur de son courage, avec lesquels il a dans ces pais éloignez entrepris & executé pour le service du Roy les choses du monde les plus belles & les plus difficiles³⁷ ».

Le reste de la discussion sert en fait de prétexte à une attaque en règle des Hollandais. Des rapports de force liés à la situation internationale du moment et à la position de la France se jouent donc dans le texte, qui est, de fait, totalement politisé. Un autre personnage, Thersandre ajoute en effet :

« Le Capitaine Carlo, que toute la terre connoist pour un des plus grands hommes de mer qui ayant jamais été, m'a assuré que les Negres du Royaume de Congo, d'Angola, & de toutes les costes d'Afrique n'usent ordinairement que de boissons rafraichissantes ; & que quand ils en boivent d'autres c'est par débauche, & parce que les Anglois & les Hollandois les y ont accoutumez, mais ils s'en trouvent mal³⁸ ».

Ce qui est donc mis en avant est le bon sens des indigènes opposé à la déraison des Anglais et Hollandais désignés comme des débauchés et des ignorants. L'attaque recoupe la rivalité entre Français, Anglais et Hollandais qui se joue dans les colonies. On est fort loin de l'idéal d'une « République des Lettres » affranchie des passions politiques.

Ainsi, examiner les pratiques et usages de l'érudition en ne prenant pas uniquement en compte ce qui semble relever de l'échange désintéressé de connaissances, mais en observant l'ensemble des pratiques sociales permet de montrer la richesse de la condition d'érudit en identifiant de véritables carrières fondées sur des usages sociaux des savoirs. Au XVII^e siècle, l'érudition est utilisée par certains acteurs (et c'est le cas de Pierre-Michon Bourdelot) comme

³⁶ *Ibid.*, p. 112.

³⁷ *Ibid.*, p. 114-115.

³⁸ *Ibid.*, p. 126.

un opérateur social, c'est-à-dire un outil qui permet d'agir dans la société, d'initier des actions de différentes natures comme s'intégrer dans différents lieux ou groupes sociaux, dans certains réseaux, acquérir une position, progresser dans la hiérarchie sociale, ou encore devenir une figure publique. Les pratiques érudites ne sont en rien repliées sur elles-mêmes mais apparaissent comme pleinement politiques en ce qu'elles fonctionnent en interdépendance avec l'ensemble des logiques sociales susceptibles de toucher les acteurs concernés. L'érudition est pour certains une carrière qui ouvre des possibilités d'action dans le monde, d'où la mise à distance de la figure du pédant, qui apparaît comme celui dont le savoir est du côté de l'incapacité à agir dans la société, celui dont le langage s'épuise dans la citation, et dans la récitation.